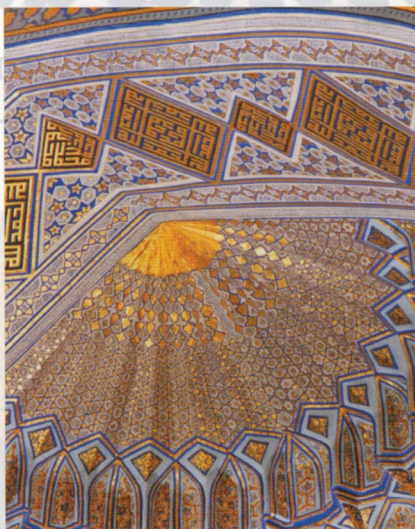


L'étonnement poétique

L'IRANIEN REZÂ SÂDEGHPOUR INSUFFLE À SON ÉCRITURE UNE MODERNITÉ DONT LE BRIS LENT DES BOUTEILLES EST FORTEMENT IMPRÉGNÉ.

Né en Iran en 1985, Rezâ Sâdeghpour vit à Ispahan où il exerce la profession d'avocat. Selon les deux traducteurs et préfaciers, il s'est toujours passionné pour la poésie persane classique, celle d'Hâfêz et d'Omar Khayyâm, mais aussi pour des œuvres inaugurant des formes d'écritures plus ouvertes à la modernité, telle celle de Sâdegh Hedâyât, d'Ahmad Châmlou ou encore de Forough Farrokhzâd. *Le Bris lent des bouteilles* se caractérise par une écriture à la tonalité mélancolique qui contraste parfois avec une tendance au lyrisme. Scènes de la vie quotidienne, et paysages campagnards alternent, tandis que les thèmes de la solitude, la mort, le suicide, le désenchantement amoureux, font résonner une certaine « discordance ironique ». La voix que l'écrivain fait entendre, n'est pas sans rappeler une sorte de spleen à la manière baudelairienne, et l'ensemble des poèmes qui composent le



recueil, s'apparente alors à la description de nos existences modernes.

Ce qui frappe tout au long de ces quarante-six poèmes, les uns simplement numérotés, les autres aux titres laconiques,

c'est l'intensité du regard qui porte ici sur quelques objets, dont la présence se fait fortement symbolique, une ou deux bougies, des fleurs, le cadre d'une fenêtre, et la fragilité même du monde : êtres vivants, choses forment une réalité qui n'en est pas moins précaire. Ainsi en va-t-il du passage des saisons, de l'éclat d'une lumière sur le point de s'éteindre, d'un oiseau prêt à l'envol. Le monde de la réalité qui se retrouve là par brèves touches, fournit le décor de saynètes plus suggestives qu'explicites : un homme, une femme, un coin de rue, un arbre, un oiseau. La simplicité de la vision proposée est telle qu'elle en devient surréelle et transforme quelques vers en une énigme non résolue. Ainsi, les six vers de « Nature morte » : « deux bougies éteintes/derrière une fenêtre/l'une/représente la mort/l'autre/le mort ». Le monde sensible offre un espace de rêverie méditative, et la tâche de celui qui parle ici, tout en se délestant de ses observations, n'est pas tant de rendre l'étrangeté du monde plus harmonieuse, d'en dépasser la disgrâce apparente, que de s'en étonner et de s'en libérer. « Minuit » nous dévoile ainsi : « les arbres/s'entrelacent/les jeunes mariés/s'étreignent/les mots échangés/chaque nuit/invitent/le jour/à recommencer ». La langue est alors le lieu d'une quête amoureuse dont le sens n'est peut-être pas le fin mot de l'histoire, mais le prélude à d'autres élans.

Aussi le prosaïsme de certains de ces poèmes ne contredit en rien leurs instants lyriques mais se heurtant l'un l'autre donnent lieu à la nuance et la subtilité : « entre la mer et le fleuve/une frontière houleuse/résultat :/le fleuve/s'unit à la mer ». Il y a à lire les mots de Rezâ Sâdeghpour une vraie joie telle que « Jour de fête » nous la décrit : « tu as perdu ton amour/et ta joie/et ta fierté/maintenant/tes mains sont vides/maintenant/tu peux applaudir ».

Emmanuelle Rodrigues

Le Bris lent des bouteilles, de Rezâ Sâdeghpour, traduit du persan et préfacé par Amin Kamranzadeh et Franck Merger, bilingue, Cheyne éditeur, 112 pages, 22 €

Thierry Guinhut

LES GRANDS POÈMES de Marina Tsvetaeva

Traduit du russe par Véronique Lossky, Éditions des Syrtes, 1120 pages, 29 €

Si l'on croyait tout savoir de l'œuvre de Marina Tsvetaeva grâce aux deux volumes de poésies lyriques précédemment traduits par Véronique Lossky, nous voilà détrompés. La même traductrice achève en effet un travail colossal avec les pièces les plus ambitieuses de la poète russe : ce sont *Les Grands Poèmes*. Nombre d'entre eux, ici bilingues, sont inédits en français. En un généreux millier de pages, ce sont vingt et un vastes fleuves épiques ou sentimentaux.

Il existe parmi l'histoire de la littérature russe une grande tradition des longs poèmes narratifs et lyriques : pensons à *Poltava* ou *Eugène Onéguine* de Pouchkine, au début du XIX^e siècle. Marina Tsvetaeva (1892-1941) s'inscrit dans cette tradition. Elle compose ainsi des contes folkloriques, comme « Le Cheval rouge », qu'il n'est pas interdit de considérer comme un roman en vers et qui s'achève en beauté : « Jusqu'à ce que m'emporte : dans l'azur/Sur son cheval rouge/Mon génie ». Ou des œuvres-paysages consacrées à la mer, comme « La Princesse-Amazone » et « Envoyé de la mer » : « - Écriture rapide du rêve ! -/Te voilà de la mer -/En guise de lettre ! » Mais peut-être le lecteur s'attachera-t-il plus encore aux élans amoureux éclos dans *Le Poème de la montagne* et *Le Poème de la fin*, inspirés par une profonde passion éprouvée à Prague par Marina : « La montagne se lamentait sur la tendresse/Amoureuse de nos matins secrets ».

Reste une énigme, en quelque sorte symbolique : que sont devenus les vers du *Poème sur la famille du Tsar*, dont il ne reste que quelques fragments, égarés lors du retour en Union soviétique de la poète ?

Outre la beauté intrinsèque de la poésie de Tsvetaeva, il faut saluer la persévérance et le talent de la traductrice, Véronique Lossky, qui vient de nous quitter...